

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François-Marie BUSSARD

Un apôtre de Jésus-Ouvrier : Jules-
Maximilien Schuh

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 297-302

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Jules-Maximilien Schuh

Au moment où j'achève la lecture du livre émouvant que M. Robert Loup, professeur à Estavayer-le-Lac, ancien élève de St-Maurice, a consacré à la mémoire de l'abbé Jules-Maximilien Schuh ⁽¹⁾, je ne puis que remercier la Providence d'avoir inspiré à un écrivain de chez nous l'excellente idée de suivre pas à pas la vie et l'œuvre d'un prêtre animé du plus pur désir d'éclairer les esprits de nos contemporains et de leur faire du bien. Et je bénis Dieu que M. Loup ait compris toute la portée de cette parole de son « saint » : « je déteste l'oubli », car il nous est ainsi donné non seulement de connaître par le détail la trame douloureuse et féconde d'une existence de prêtre selon le cœur de Jésus, mais aussi de raviver en nous les enseignements d'un Evangile trop oublié et trop méconnu. Pour toutes les classes de population, les patrons et les ouvriers, les riches et les pauvres, pour les prêtres aussi, cet ouvrage doit être un rayon de lumière et une salutaire leçon.

En ferai-je la consciencieuse analyse afin de montrer comment l'écrivain fribourgeois a réussi une œuvre de haute valeur ? Non. A la différence de tant d'autres biographies maladroitement composées et gauchement écrites, celle que nous donne M. Loup est un modèle du genre. Elle me rappelle le « Frédéric Ozanam » de Mgr Baurard, si je ne me trompe, que, tout jeune étudiant, je lus d'un trait, tant le personnage était rendu vivant par son biographe. Afin de confronter ma conviction avec celle d'un moins de vingt ans d'aujourd'hui, je priai l'un de ces derniers de lire le volume de M. Loup et il me le rendit en l'accompagnant de ces quelques mots : « J'avoue que bien loin de ressentir aucun ennui dans cette lecture — celle de certaines biographies est un vrai supplice — c'est avec plaisir que j'ai lu, et souvent les larmes aux yeux, la vie de cet homme si éprouvé dans son dénuement et sa misère, toujours incompris, et souvent calomnié ; ce qui a fait écrire à R. Loup : « Nous ne dirons jamais assez combien M. Schuh, captif et bafoué contre toute justice, a pleuré de larmes brûlantes. »

(1) *Un apôtre de Jésus-Ouvrier, Jules-Maximilien Schuh*, par Robert Loup, un volume de 235 pages, édité par l'Œuvre St-Augustin, à St-Maurice.

Très sommairement, voici une esquisse de ce que fut, ici-bas, le dur pèlerinage de l'abbé Schuh.

Jules-Maximilien Schuh naquit à Losheim, en Sarre, le 31 octobre 1860. Trois ans plus tard sa famille vint à Paris. Le père s'y établit comme ouvrier. Et il mourut en 1866, laissant dans le besoin une femme et trois enfants. La pauvre mère entra en service et se résigna à confier ses garçons à des institutions de bienfaisance : Jean, infirme, à l'hôpital de l'Enfant-Jésus ; Jules et Victor à l'orphelinat de Saint-Vincent de Paul à Vaugirard. Jules y fit ses classes primaires de 1868 à 1872.

Douze ans. Jules Schuh n'obtient pas seulement des prix de classe et des prix d'honneur, mais il fait avec ferveur sa première communion (27 juin 1872) et reçoit le sacrement de confirmation (30 juin 1872). Il pense à sa mère et décide de lui rendre un foyer à elle, « où un peu de joie lui ferait oublier tant d'années de souffrances ». Il se fait apprenti mécanicien-opticien. Dans de bien pénibles conditions. Lisez : « Chaque matin, il s'en allait au travail avec son dîner dans un bissac ; à midi il choisissait une place dans la rue ou sur quelque banc pour y manger sa pitance ; aux jours d'averse, il se réfugiait parfois dans une morgue qu'il découvrit par hasard, et là, près des machabées, il prenait crânement son pain sans lui trouver pour autant le goût de l'amertume ».

Un jour vint où le jeune homme connut que sa voie n'était pas celle d'un travailleur manuel. Un religieux, le Père Lantiez, lui posa à brûle-pourpoint cette question : « Pourquoi n'es-tu pas heureux ? — Je ne sais pas, reparti l'apprenti. — Voudrais-tu te faire prêtre, continua le Père ? » « L'enfant n'y avait jamais songé, écrit M. Loup, il se sentit soudain l'âme légère, il venait d'entendre l'appel de Dieu ».

Grâce au concours de généreux bienfaiteurs, le « gamin de Paris » put entrer dans la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul dont l'apostolat s'exerçait dans les milieux ouvriers et dont le nom est inséparable des Maurice Maignen, Albert de Mun, Léon Harmel, le marquis de la Tour du Pin, équipe d'hommes clairvoyants et courageux qui firent tant pour la classe ouvrière et préparèrent par leur action l'encyclique « Rerum novarum » de Léon XIII.

La mère de Jules Schuh fut heureuse d'apprendre la détermination de son fils. Alors même que cette vocation la contraignait à sacrifier ses dernières espérances terrestres, elle sentait tout le prix de la grâce que Dieu lui accordait. Mais ses forces diminuaient, usées par le travail et les épreuves. Le 16 novembre 1873 elle s'en allait au ciel. Les prêtres qui bénirent sa tombe firent son éloge, en ces paroles adressées au fils accablé de chagrin : « Votre mère était une sainte ».

Lorsqu'il eut achevé ses études chez les Jésuites de

Vaugirard, M. Schuh fut envoyé à Rome, au séminaire de Santa-Chiara. Il y conquit trois doctorats, en philosophie, en théologie et en droit canon. C'est dans la Ville Eternelle également, en la basilique de Saint-Jean de Latran, qu'il reçut le presbytérat et célébra sa première messe les 7 et 8 juin 1884.

L'année suivante ses supérieurs lui confièrent la direction de l'orphelinat de Vaugirard qui réunissait trois cents enfants, vingt-cinq religieux, un aumônier et une quinzaine de religieuses. Il se voua à sa tâche avec amour et fermeté.

Une autre l'attendait, plus importante encore et plus lourde de responsabilité. Il fut nommé, en septembre 1892, supérieur du petit noviciat de Chaville et, en 1893, supérieur du scolasticat des Frères de Saint-Vincent de Paul à Rome, où la maison venait d'être fondée sur le conseil de Léon XIII. Quatre ans plus tard, montant toujours les degrés de la hiérarchie, le Père Schuh devint premier assistant ecclésiastique du supérieur général de sa Congrégation.

A sa tâche de formateur de jeunes prêtres, le Père Schuh se dévoua avec un tact et un zèle admirables. M. Robert Loup sait le montrer avec une précision et un art qui s'effacent devant la beauté du modèle dont il trace les idées, les aspirations et les méthodes.

Mais voici que le ministère du bon Père s'étend à des milieux nouveaux qu'il retrouve parce qu'il en a été et parce qu'il les aime, les milieux ouvriers. En 1908 il est appelé à diriger l'Association ouvrière Maurice Maignen, à Paris. Joie de tous les membres : « Nous remercions la Providence qui met à notre tête ce vieil ami de notre Œuvre ». Qui ne le reconnaît pas, lui qui blaguait à plaisir « son nez lourd, agressif et rond » et qui disait volontiers : « Au pays natal, un enfant nous reconnaît à la distance d'un demi-kilomètre ». Mais qu'était-ce que ce nez sensationnel à côté du cœur de ce prêtre si surnaturel, si dévoué, de ce conducteur d'hommes qui moissonnait les âmes et les donnait à Dieu ?

L'épreuve ? Oh ! il en avait connu les terribles morsures dans sa première enfance. Maintenant qu'il remportait les plus beaux succès allait-elle lui fausser compagnie ? Certes non. N'avait-il pas déjà souffert beaucoup à la suite du Discours d'Alger sur le Ralliement, lorsqu'il proclama la nécessité de l'obéissance au Pape ? Quand il présidait aux destinées du Cercle Montparnasse, ne dut-il pas supporter avec peine la lutte sourde dirigée contre lui par des royalistes ? Du sein même de sa Congrégation partirent des attaques si acérées que Rome dut intervenir. Et les décisions prises provoquèrent le départ du Père Schuh. Il quitta le Cercle et Paris sans mot dire et gagna la Sarre le 24 janvier 1914.

M. Schuh tenta de se faire agréger au diocèse de Versailles,

mais des difficultés surgirent et les démarches n'aboutirent pas. Se souvenant alors de ses fidèles amis du Canada, il sollicita son incardination au diocèse de Regina, dont l'évêque était Mgr Mathieu. Celui-ci lui accorda cette faveur avec un affectueux empressement.

Une nouvelle souffrance l'attendait. En septembre 1915, l'« Action française » déclencha une immonde campagne, à laquelle prirent part les extrémistes de droite autant que les anticléricaux, contre l'abbé Schuh, « abbé démocrate et espion ». Le pauvre prêtre qui, dès le début de la guerre, avait été envoyé dans le camp de concentration d'Avrillé, parce qu'Allemand, en éprouva une indicible douleur. Il rédigea une « Réponse » à ce déluge de calomnies, qui ne fut pas publiée, mais dont M. Loup nous donne de longs extraits.

Du camp d'Avrillé l'abbé Schuh sortit bientôt et les autorités françaises lui permirent d'aller à l'Université d'Angers où se trouvaient déjà d'autres internés. Il y exerça un peu d'apostolat et surtout conçut, au pied du tabernacle, le projet de son Œuvre apostolique de Jésus-Ouvrier, « œuvre immense de prière et d'apostolat, qui régènerait les masses ouvrières ».

Faut-il en donner ici une synthèse ? Je crains de n'être pas assez exact en voulant être bref et voilà pourquoi j'invite tous les lecteurs de M. R. Loup à une méditation attentive de ce chapitre où la genèse de l'Œuvre de Jésus-Ouvrier est décrite clairement. Je ne puis m'empêcher de faire remarquer cependant comment l'abbé Schuh fut un précurseur des méthodes nouvelles d'apostolat au sein des foules populaires. Résumant un point de ses réflexions, son biographe écrit : « ...les prêtres ne peuvent suffire à toute la besogne, d'autant moins que certains milieux d'atelier, d'usine ou de magasin leur sont délibérément fermés. Si l'on considère que la prière, le travail, la pénitence vont droit à Dieu et triomphent des abattements et des obstacles, on ne peut nier cette nécessité que l'ouvrier remplace le prêtre, qu'il pénètre où celui-ci n'est pas toléré, qu'il lui prépare les voies, et se fasse tout à tous, comme dit saint Paul, afin de les sauver tous » (p. 114).

1916. Un échange de prisonniers a lieu entre la France et l'Allemagne. M. Schuh bénéficie de cette démarche et il rentre chez ses nièces, à Dillingen, en Sarre, le 12 février. Deux mois après, poursuivi par la haine qui le contraint de partir à nouveau — la discrétion de M. Schuh ne nous permet pas de savoir exactement l'origine de cette haine, mais on peut supposer qu'il ne fut pas accueilli dans son pays comme un vrai fils d'Allemagne — il gagna la Suisse où le reçut fraternellement son ancien condisciple du Séminaire français de Rome, Mgr Esseiva, prévôt de la Collégiale de Saint-Nicolas. C'était le 28 avril. Le 14 juillet suivant, M. Schuh était nommé par Mgr Colliard, évêque de Lausanne et Genève, recteur de Sainte-Clotilde à Genève. C'est là qu'il resta douze ans.

C'est à Ste-Clotilde, paroisse de plus de 5000 âmes, que ce prêtre presque sexagénaire, mena de front le plus astreignant des labeurs apostoliques et le lancement de son Œuvre de Jésus-Ouvrier. Devant une telle succession de travaux, une telle dépense d'énergie et une telle confiance en la Providence, la Sainte Vierge, saint Joseph et les Anges gardiens, l'admiration pour cet homme de Dieu atteint son comble. Il faut tout le talent de M. Loup pour raconter sans omettre de détail essentiel et sans fatiguer jamais le déroulement ininterrompu de ce film vivant qu'est le ministère de l'abbé Schuh. Curé, il appartient à ses paroissiens qu'il enseigne, exhorte, soutient inlassablement. Fondateur d'une Œuvre providentielle, il s'efforce d'en faire rayonner le bienfait partout. Pour cela il entreprend de longs voyages au Canada, il prêche sans relâche, donne des conférences, dont une au moins à St-Maurice, aux étudiants du Collège, sollicite des approbations épiscopales, voit le Pape, prépare un office en l'honneur de Jésus-Ouvrier, projette d'édifier une basilique à la gloire du divin Charpentier de Nazareth, pousse les artistes à créer une statue de Jésus-Ouvrier et des objets liturgiques. L'Œuvre est érigée en archiconfrérie et enrichie d'indulgences. Il institue les Petites Servantes de Jésus-Ouvrier, fonde une Crèche où de nombreux enfants d'ouvriers sont reçus chaque jour. Toute cette activité s'accompagne de lourds soucis d'argent. Mais le saint prêtre a confiance : la Providence et la Vierge lui viennent toujours en aide.

A 68 ans les forces de M. Schuh déclinent. Le curé de Ste-Clotilde tombe gravement malade. Il quitte sa paroisse, devient familier des Dominicains à Lyon, remet entre les mains du Maître général des Dominicains son Œuvre de Jésus-Ouvrier, dont le transfert fera l'objet d'une bulle pontificale.

Bientôt après, c'est à Hermance que M. Schuh se retire définitivement. Mais l'heure de la délivrance approche. Le 16 août 1930, il rend son âme à Dieu.

Il faudrait ajouter à ce pâle rappel d'une existence si féconde d'autres considérations qui feraient revivre plus intensément la belle figure de M. Schuh. Je préfère laisser à ceux qui aimeront la lecture du livre de M. Loup le plaisir de découvrir dans cette biographie émouvante mille traits caractéristiques de ce prêtre de Dieu, passionné pour le bien des travailleurs, exemplairement surnaturel, d'une confiance sans limites en Notre-Seigneur et sa Mère. Qui, mieux que lui, a compris qu'à côté du nécessaire travail d'organisation des ouvriers dans des syndicats et de leur union avec les employeurs dans des corporations, il importait de rendre au travail son sens chrétien et salutaire ! Sa vie est capable de nous prêcher cette vérité chaque jour grâce au livre dense et bienfaisant de M. Loup.

Avant de mettre un point final à ces quelques lignes,

qu'on me permette d'ajouter que M. l'abbé Schuh fut un ami éprouvé de notre Abbaye. A plusieurs reprises il vint parmi nous, s'adressa aux professeurs et aux étudiants dans des conférences et des sermons qui étaient tous de magnifiques morceaux d'éloquence simple et prenante. Il prêcha une retraite au Collège au début de son ministère à Ste-Clotilde de Genève, puis on l'entendit à nouveau, les 22 septembre 1920 et 1922, prononcer le panégyrique des martyrs thébains. En 1920 notamment, ce fut lui qui eut la pénible mission d'annoncer aux fidèles qui se pressaient dans l'église abbatiale le décès subit du Prieur Bourban qui, après avoir adressé quelques mots aux assistants pour leur présenter la mosaïque de Maurice Denis qu'on inaugurerait à l'autel majeur, s'affaissa au pied des châsses et dut être transporté à la sacristie où il ne tarda pas à expirer. En mai 1924, il prononça le panégyrique de saint Sigismond. Enfin, détail que M. Loup n'a pas omis de rappeler, c'est à St-Maurice que M. Schuh, avant de partir pour Rome où il allait porter au Pape une supplique demandant l'institution d'une fête spéciale de Jésus-Ouvrier, rencontra le P. Mathéo, l'apôtre du Sacré-Cœur, le 29 juin 1923.

Le livre de M. Robert Loup mérite la reconnaissance de tous ceux qui ont connu et aimé le bon abbé Schuh. Présenté avec un soin remarquable par l'Imprimerie St-Augustin, il est une bonne action et une œuvre d'art.

F.-M. BUSSARD